## du même auteur chez le même éditeur

MANDEL: Traité d'économie marxiste

t. II - 430

t. III — 432

t. IV - 434

MANDEL : LE TROISIÈME ÂGE DU CAPITALISME

t. I — 1081

t. II — 1082

t. III — 1083

## TRAITÉ D'ÉCONOMIE MARXISTE

PAR

ERNEST MANDEL

Tome I

le monde en 10 18

plaintes des auteurs sur les taux usuraires se succèdent de manière monotone de siècle en siècle (\*).

Au cours du Moyen Age, la nécessité de défendre une économie foncièrement naturelle contre les effets dissolvants de l'économie monétaire et du capital usurier, amena l'Église catholique en Europe occidentale à condamner violemment le prêt d'argent contre intérêt. Le capital usurier apparut alors sous une forme particulière pour tourner cette interdiction: l'achat de la rente foncière. En échange d'une somme d'argent globale, un propriétaire foncier abandonna au prêteur les revenus annuels de sa terre, jusqu'à ce qu'il eût remboursé le capital avancé. La terre devint en fait propriété du prêteur; le propriétaire la recouvre en s'acquittant de sa dette (28) (\*\*).

Ce ne fut là qu'une forme spéciale du prêt sur gage qui reste, en Europe médiévale comme aux Indes, en Chine ou au Japon, l'opération préférée du capital usurier dans une économie naturelle en lente dissolution. L'achat de la rente foncière qui a joué un rôle important dans l'économie européenne médiévale, indique clairement quelle est la source de la plus-value obtenue par le capital usurier : le transfert des revenus des seigneurs (ou des paysans) aux usuriers. L'accumulation du capital usurier aux frais des propriétaires terriens est essentiellement un transfert du surproduit agricole dans les mains des usuriers.

Quand l'économie monétaire se généralise, le capital usurier proprement dit perd sa place prépondérante et recule vers les couches obscures de la société, où il survit pendant des siècles aux dépens des petites gens. Ce n'est pas que les Grands n'aient plus besoin d'argent : il leur en faut davantage qu'auparavant. Mais le commerce est devenu entre-temps le champ d'action et la source essentiels de profit du capital. Le crédit et le commerce se combinent : c'est l'époque des grands marchands-financiers italiens, flamands et allemands qui s'ouvre dès le xiiie et le xive siècle en Europe occidentale.

## Le capital marchand.

L'apparition d'une classe autochtone de marchands au sein d'une économie foncièrement naturelle suppose une accumulation primitive de capital-argent. Celle-ci provient de deux sources principales : la piraterie et le brigandage d'une part; l'appropriation d'une partie du surproduit agricole ou même du produit nécessaire du paysan, d'autre part.

C'est par des razzias en terre étrangère, opérations de brigandage et de piraterie, que les premiers marchands navigateurs rassemblent leur petit capital initial. De tout temps, le commerce maritime s'est confondu dans ses origines avec la piraterie (30) (\*). Le professeur Takekoshi constate que le premier afflux de capital-argent au Japon (xive et xve siècles) a été obtenu par les pirates opérant sur les côtes chinoises et coréennes :

« Alors que le gouvernement japonais fit de son mieux pour gagner de l'argent par le commerce extérieur, les pirates japonais employèrent le moyen plus direct du pillage, et comme leur butin consista en or et en argent, en numéraire de cuivre et autres trésors, on ne peut guère

<sup>(\*)</sup> Une des causes de l'extension du servage et de l'économie féodale fut l'impossibilité dans laquelle se trouvèrent les paysans libres de payer les impôts et amendes fixés en argent, alors que celui-ci était devenu fort are et fort cher (par rapport aux produits agricoles). Au vir siècle un bœuf valait de 1 à 3 solidi, mais un wergeld pouvait s'élever jusqu'à 800 (26). Le même facteur a joué un rôle important dans le développement du féodalisme dans l'Islam, au Japon et à Byzance (27). Cf. ce qui a été dit précédemment sur la possibilité d'extension d'une économie monétaire.

<sup>(\*\*)</sup> La même forme d'usure se retrouve chez le peuple des Ifugaos aux Philippines. Ses origines remontent à l'antichrèse pratiquée dans la Grèce antique. On la trouve aussi en Chine à l'époque de l'essor des monastères bouddhiques (29).

<sup>(\*)</sup> N. S. B. Gras, professeur d'histoire économique à l'école de Business Administration, près de l'Université Harvard, se croit obligé de combattre violemment (31) cette vérité universellement admise qui lui paraît incompatible avec la dignité du capital. Tout aussi gratuite est l'affirmation de Schumpeter (32) que Marx et les marxistes sont incapables de résoudre le problème de l'accumulation primitive du capital, parce qu'ils ont une théorie de l'intérêt fondée sur l'exploitation. Voir également nos citations au chapitre précédent.

estimer la valeur des richesses qu'ils apportèrent à Kyushu, Shikoju et les régions maritimes des îles dans les provinces centrales du Japon. Par la suite, ces trésors pillés insufflèrent une vie nouvelle à tout le pays (33). »

L'accumulation du capital-argent des marchands italiens, qui dominèrent la vie économique européenne du xie au xve siècle, provient directement des Croisades (34),

énorme opération de rapine s'il en fût.

« Nous savons par exemple comment les Gênois aidèrent les Croisés en 1101 à la conquête et au pillage du port palestinien de Césarée. Ils reçurent de riches prises pour leurs officiers, et récompensèrent les propriétaires des navires avec 15 % du butin. Ce qui resta de ce butin, ils le distribuèrent parmi 8 000 marins et soldats; chacun reçut 48 solidi et une livre de poivre. Chacun d'eux fut ainsi transformé en un petit capitaliste (35). »

Le chroniqueur médiéval Geoffroi de Villehardouin rapporte la réponse faite par les Doges de Venise à la demande d'aide des nobles occidentaux pour la 4e croi-

sade (1202):

« Nous livrerons des huissiers (bateaux dans lesquels entrent des chevaux) pour transporter 4 500 chevaux et 9 000 écuyers, et des bateaux pour transporter 4 500 chevaliers et 20 000 sergents à pied. Et pour tous ces chevaux et ces gens, nous nous engageons à fournir de la nourriture pendant 9 mois. Tout cela sera le minimum que nous ferons, et vous nous payerez 4 marks par cheval et 2 marks par homme. La somme de votre paiement sera donc de 85 000 marks. Et nous ferons davantage : nous contribuerons 50 galères par amour de Dieu (!), s'il est convenu que tant que cet accord subsiste, nous aurons la moitié (et vous l'autre) de toutes les conquêtes que nous ferons par mer ou par terre. »

Plus tard, aux xive et xve siècles, l'accumulation primitive du capital-argent des marchands portugais, espagnols, hollandais et anglais aura exactement la même source.

Dans une économie essentiellement fondée sur la petite production marchande, le commerce de détail et même le commerce de gros de produits de première nécessité sont au début strictement limités et réglementés (36). Se séparant à peine de l'artisanat, il ne peut guère permettre une importante accumulation de capital-marchand (37). Ce n'est que le commerce extérieur, international, qui permet une telle accumulation. Ce commerce concerne essentiellement des produits de luxe destinés aux classes possédantes. C'est grâce à lui que les marchands s'approprient une partie du surproduit agricole dont vivent ces classes possédantes terriennes. L'essor du commerce au Moyen Age en Europe occidentale, commerce d'épices et de produits d'Orient, autant que le commerce de la draperie flamande et italienne, est l'essor d'un commerce de luxe typique (38).

Il en est de même de toute société dans laquelle se développa le capital marchand. L'inspecteur aux douanes de la province chinoise de Foukien, Chan Ju-Kua, a laissé un tableau du commerce chinois aux xue et xine siècles de notre ère. Il énumère 43 articles d'importation, du camphre, de l'encens, de la myrrhe, de l'ambre, de l'écaille de tortue, de la cire d'abeille, jusqu'aux perroquets, tous articles de luxe et épices (39). Le commerce dans l'antiquité japonaise fut exclusivement un commerce de luxe, rapporte Georges Bommarchand (40). Andréadès précise que les exportations byzantines étaient presque exclusivement des exportations de produits de luxe (41). Le commerce de l'Empire de l'Islam à l'époque de son apogée se circonscrit de même en grande partie aux produits de luxe. Lopez énumère comme suit les marchandises sur lesquelles porte ce commerce :

« Des émeraudes d'Égypte, des turquoises de Nishapour, des rubis du Yémen, des perles du golfe Persique, du corail de l'Afrique du Nord-Ouest, du marbre de Syrie et d'Aserbeidjan, du drap d'Égypte, du Yémen et de Perse, du coton de Marv, de Perse orientale et d'Espagne, de la soie du Turkestan et de la région au sud de la mer Caspienne, des tapis de Perse, du cuir d'Andalousie, de la poterie du Khorassan, des verreries de la côte syrienne,

du fer de Farghana... de l'eau de violette d'Irak, de l'eau de rose d'Iran, de l'encens et de l'ambre gris arabes, des figues du Magreb et d'Espagne, des dattes d'Irak et d'Afrique, des melons de Turkestan, de l'huile d'olive de Tunis, du sucre de Perse, du Yémen et de Palestine, du safran du N.-O. de la Perse, de l'esturgeon du lac de Van, de la « terre comestible » du Kouhistan, des vins excellents de l'Irak et d'Espagne (42). »

Avant l'arrivée des Hollandais en Indonésie, les marchands chinois apportent au grand centre commercial de Bantam de la porcelaine, de la soie, du damas, du velours, des fils de soie, des fils d'or, des toiles d'or, des lunettes, des éventails de valeur, des médicaments, du mercure, etc. pour acheter des épices, du muscat, de l'ivoire, des écailles et de l'indigo, de part et d'autres tous

produits de luxe (43) (\*).

Afin de réaliser effectivement la plus-value aux dépens des acheteurs nobles, les marchands de produits de luxe doivent s'assurer de véritables monopoles de vente et d'achat. « N'ambitionnant aucune hégémonie territoriale, ils [les Phéniciens et les Carthaginois] ne souhaitaient pas pénétrer à l'intérieur [de l'Afrique], étant assurés par une longue expérience d'en dominer efficacement les habitants par le moyen de monopoles commerciaux habilement combinés (45). » Tout le commerce médiéval de luxe est un commerce de monopole. La prospérité de Byzance reposait pendant six siècles sur son rôle d'entrepôt exclusif des soieries et épices d'Orient. La perte de ce monopole au profit de Venise sonna le glas de la puissance byzantine.

Lorsque les villes italiennes dominèrent le commerce méditerranéen, elles avaient à leur tour obtenu des monopoles du commerce avec l'Égypte, nouvel entrepôt des épices d'Orient, et avec les peuples riverains de la Mer Noire. Le commerce des fourrures, de la cire, des harengs et du blé dans la Baltique et dans la mer du Nord, se transforma à la même époque en commerce à large emploi de capital, grâce aux monopoles de fait établis par les commerçants allemands en Scandinavie et dans les régions récemment colonisées de l'Est. Mais ces monopoles furent brisés par la concurrence acharnée entre bourgeoisies marchandes de plusieurs cités et surtout par la concurrence hollandaise. Pareille concurrence permit aux vendeurs d'accroître leurs prix et obligea en même temps les marchands à diminuer leurs propres prix de vente, réduisant ainsi brutalement leur marge de profit (46).

Le capital accumulé par les grands marchands qui opèrent dans une société fondée sur la petite production marchande ne peut donc pas être continuellement réinvesti dans le commerce international lui-même. Dès que le capital marchand s'est suffisamment étendu, il doit s'efforcer de limiter toute nouvelle expansion, sous peine de détruire lui-même les racines monopolistiques de ses profits. Les marchands d'une telle époque finissent par investir une partie considérable de leurs gains dans d'autres domaines : la propriété foncière, l'usure, le grand crédit international. Cicéron (47) conseille au marchand de gros d'investir ses profits dans des propriétés foncières. Le Talmud (commentaire juif de l'Ancien Testament) conseille au IIIe siècle de notre ère d'investir 1/3 de la fortune en terres, 1/3 dans le commerce et l'artisanat, et de conserver 1/3 sous forme d'argent liquide (48).

Il n'en alla pas autrement dans l'ancienne Inde, en Chine, au Japon et à Byzance. Aux xie et xiie siècles, les marchands juifs possédèrent près d'un tiers des terres du comté de Barcelone (49). Gras rapporte que le traité de prose norvégien Le Miroir du roi, rédigé vers 1260, conseille aux marchands itinérants d'investir les 2/3 de

<sup>(\*)</sup> L'Amérique précolombienne était arrivée au seuil de l'apparition du capital marchand lors de l'invasion espagnole. Le commerce international embryonnaire qui s'était établi entre les Incas et les Aztèques concernait les métaux et les produits de luxe : « Les Incas vendent aux Aztèques des métaux et des alliages, du bronze, du tumbaga (alliage de cuivre et de zinc) et principalement des combinaisons d'argent, d'or et de cuivre. Ceux-ci leur donnent en échange des pierres précieuses, telles que des améthystes, des émeraudes et des obsidiennes, et plus encore le fruit du travail hautement spécialisé de leurs corporations les plus fameuses : des armes, des teintures, des étoffes de coton brodé, des bijoux... (44). »

leurs profits élevés en terres (50). Dans la ville de Gêne au XIII<sup>e</sup> siècle, « même les plus grands marchands... appuyèrent leurs investissements commerciaux par des investissements fonciers très considérables; et derrière le groupe intéressé dans le commerce, il y avait un autre groupe, beaucoup plus large, qui n'était presque pas infecté de l'esprit aventurier du capitaliste, et qui avait assis son système financier directement sur la terre (51) ».

Quant aux grands marchands italiens et allemands des XIIIe, XIVe, XVe et XVIE siècles, les Bonsignori, Scotti, Peruzzi, Bardi, Medici, Fugger, Welzer et Hochstätter, le capital qu'ils acquièrent par le commerce est utilisé pour de grosses opérations de crédit, et une partie importante des gains est utilisée pour l'achat de propriétés foncières.

La révolution commerciale.

L'expansion du commerce à partir du xie siècle avait accéléré le développement d'une économie monétaire en Europe occidentale. Mais le numéraire restait fort rare. Après la fin du déclin économique qui accompagne la guerre de Cent Ans, le manque de numéraire devient opprimant. Partout on rouvre les anciennes mines, abandonnées depuis l'époque romaine, ou on cherche à en découvrir de nouvelles (52). Les progrès des Turcs et les bouleversements qui se produisent le long des antiques voies commerciales en Asie centrale accentuent les efforts pour briser le monople vénitien du commerce des épices. Finalement, un succès imprévu est obtenu. La découverte de l'Amérique, le pillage du Mexique et du Pérou, la circumnavigation de l'Afrique, l'établissement du contact maritime avec l'Inde, l'Indonésie, la Chine et le Japon, bouleversent complètement la vie économique en Europe occidentale. C'est la révolution commerciale, la création d'un marché mondial de marchandises, la plus importante transformation dans l'histoire de l'humanité depuis la révolution métallurgique.

Les métaux précieux, dont le prix de production avait

été stable depuis un millénaire, se trouvèrent brusquement avilis par d'importantes révolutions techniques (séparation de l'argent du cuivre à l'aide du plomb; emploi de machines de drainage; creusement de galeries d'écoulement perfectionnées; utilisation du bocard, etc.) (53). Il s'ensuivit une importante révolution des prix, une même quantité d'argent n'étant plus l'équivalent que d'une quantité inférieure de marchandises. Des pays où ces méthodes d'exploitation furent d'abord appliquées (54) - Bohême, Saxe et Tyrol au xve siècle -, cette révolution des prix s'étendit rapidement en Espagne au xvie siècle. Le pillage du trésor de Cuzco et l'ouverture des mines d'argent de Potosi diminuaient plus radicalement encore les frais de production des métaux précieux par l'utilisation de la main-d'œuvre servile. Ensuite, la hausse des prix se répandit dans toute l'Europe, où la masse nouvelle de métaux précieux ne manqua point de se disperser.

La ruine de la noblesse et des classes salariées fut ainsi accélérée. Pour la première fois dans l'histoire humaine, la propriété foncière perdait la prédominance économique, acquise dès l'aube de la civilisation. La baisse des salaires réels—notamment indiquée par la substitution des pommes de terre bon marché au pain en tant que nourriture populaire de base— devenait une des principales sources de l'accumulation primitive du capital industriel du

xvie au xviiie siècle.

« En Angleterre et en France, le grand écart entre [la hausse des] prix et [celle des] salaires, résultant de la révolution des prix, enleva une grande partie des revenus que les travailleurs avaient jusqu'alors reçus, et détourna cette richesse vers les bénéficiaires d'autres parts distributives. Comme nous l'avons montré, la rente, de même que les salaires, retarda sur le mouvement des prix; les propriétaires fonciers ne gagnèrent rien des pertes des travailleurs. » Celles-ci profitèrent donc aux seuls entrepreneurs capitalistes. Entre 1500 et 1602 en Angleterre, l'indice des salaires passait de 95 à 124, alors que l'indice des prix passa de 95 à 2431 (55).

Par suite de la balance commerciale déficitaire de l'Espagne, de la stagnation et du déclin de son artisanat, la masse de ces trésors d'or et d'argent pillés ou acquis par l'asservissement d'Indiens et de nègres, finit par se retrouver entre les mains de la bourgeoisie d'Europe occidentale, de l'Allemagne, de la France, des Pays-Bas et de la Grande-Bretagne. Les fournitures de guerre pour les nombreux conflits dynastiques qui déchirèrent l'Europe au cours de ces trois siècles furent également des leviers importants de cette accumulation du capital commercial. Les frères Pâris, les plus gros capitalistes français du xviiie siècle, doivent leur fortune à ces fournitures, L'apparition de la dette publique (\*), de l'emprunt sous forme de papiers d'État négociables en Bourse — d'abord celles de Lyon et d'Anvers, puis celle d'Amsterdam, prédominante pendant une longue période - représenta un autre levier de cette accumulation primitive des capitaux, fournis par ailleurs par le pillage de l'Amérique et des Indes (\*\*).

De même que l'accumulation primitive du capital marchand, l'accumulation primitive du capital commercial s'est effectuée avant tout par voie de brigandage et de piraterie. Scott (57) constate que vers 1550 une forte pénurie de capitaux régna en Angleterre. En quelques années, les entreprises de piraterie contre la flotte espagnole, toutes organisées sous forme de sociétés par actions, modifièrent la situation. La première entreprise de piraterie de Drake, qui date des années 1577-1580, fut lancée avec un capital de £ 5 000 auquel participa la reine

(\*) La dette publique britannique passa de 16 millions de £ en 1701 à 146 millions en 1760 et 580 millions en 1801. La dette publique des Pays-Bas passa de 153 millions de FI en 1650 à 1 272 millions en 1810. (\*\*) « Les foires qui jouaient un si grand rôle lorsque le grand commerce avait encore un caractère uniquement périodique perdent peu à peu leur ancienne importance, au fur et à mesure que se développe le commerce sédentaire et urbain. L'on voit se créer dès le xvi\* siècle des bourses mondiales... qui vont prendre de plus en plus leur place. Dans les foires, les transactions financières n'étaient nées qu'à l'occasion et à la suite des transactions commerciales. Dans les bourses, les marchandises ne sont plus apportées elles-mêmes; on ne trafique que sur les valeurs qui les représentent (56). »

Elisabeth. Elle rapporta environ £ 600 000 de profit, dont la moitié pour la reine. Beard estime que les pirates ont introduit quelque 12 millions de £ en Angleterre durant le règne d'Elisabeth. On connaît l'épouvantable barbarie des conquistadores espagnoles aux Amériques. En l'espace de cinquante ans, ils exterminèrent 15 millions d'Indiens s'il faut en croire Bartholomeo de Las Casas, et 12 millions selon des critiques plus « conservateurs ». Des régions à population dense comme Haïti, Cuba, le Nicaragua, la côte du Venezuela furent entièrement dépeuplées (58). L'accumulation primitive du capital commercial portugais aux Indes fut caractérisée par des manifestations « civilisatrices » du même aloi:

« Le second voyage de Vasco de Gama (1502-1503), à la tête d'une vraie flotte de guerre de 21 vaisseaux, aboutit à la substitution au monopole égypto-vénitien d'un monopole nouveau (pour le commerce des épices). Celui-ci ne s'établit pas sans épisodes sanglants. C'est une sorte de croisade (!) de marchands de poivre, de girofle, de cannelle. Elle est marquée par d'épouvantables atrocités; tout semblait permis contre des musulmans abhorrés que le Lusitanien avait la surprise de rencontrer au bout du monde, après les avoir chassés d'Algarves et combattus sur la terre berbère. Incendies et massacres, destructions de riches cités, vaisseaux brûlés avec leurs équipages, prisonniers égorgés dont les mains, le nez et les oreilles sont envoyés par dérision aux rois « barbares », telles sont les prouesses du Chevalier du Christ : il ne laissa la vie, après l'avoir mutilé de la même sorte, qu'à un brahmane chargé de porter aux souverains locaux ces horribles trophées (59). »

Hauser vient d'indiquer combien la nouvelle expansion commerciale reste fondée sur le monopole. Aussi ne faut-il pas s'étonner d'apprendre que les marchands hollandais, dont les profits dépendaient du monopole des épices obtenu grâce aux conquêtes dans l'archipel indonésien, passaient à la destruction massive des arbres de cannelle, dans les petites îles des Moluques, dès que les prix com-

134

mençaient à baisser en Europe. Les « voyages Hongi » pour détruire ces arbres et massacrer la population qui, depuis des siècles, tirait sa subsistance de leur culture, ont marqué d'une empreinte sinistre l'histoire de la colonisation néerlandaise. Celle-ci avait d'ailleurs commencé sous le même signe, l'amiral J.-P. Coen n'hésitant pas à exterminer tous les habitants mâles des îles Banda (60).

La source de la plus-value obtenue par le capital commercial précapitaliste est donc identique à celle de la plus-value accumulée par le capital usurier et le capital marchand. Nous en trouvons une illustration remarquable dans le tableau suivant des prix d'achat et de vente de la Compagnie française des Indes orientales en 1691 :

|                                 | Prix d'achat | Prix de vente    |
|---------------------------------|--------------|------------------|
|                                 | _            | -                |
| Cotonnade blanche et mousseline | £ 327 000    | £ 1 267 000      |
| Soieries                        | 32 000       | 97 000           |
| Poivre (100 000 livres poids)   | 27 000       | 101 000          |
| Soie brute                      | 58 000       | 111 000          |
| Salpêtre                        | 3 000        | 45 000           |
| Fil de coton                    | 9 000        | 28 000           |
| Total tenant compte de quelques | 1 1          | Tire to the late |
| postes plus petits              | 487 000      | 1 700 000        |

Soit un taux de profit de près de 250 % et ce dans le commerce « normal » (61)!

Un des pionniers du grand commerce néerlandais, Guillaume Wisselinx, écrit d'ailleurs clairement dans un pamphlet paru au début du xvIIe siècle :

« Le commerce sur la côte de Guinée fut en effet de deux manières profitable au pays : d'abord on y acquit des marchandises de grande valeur de gens qui ignoraient encore la valeur réelle (!); en deuxième lieu, on les échangea contre des marchandises européennes de valeur beaucoup plus réduite (62). »

Si la révolution commerciale provoqua un renchérissement général des marchandises, elle causa cependant aussi un avilissement relatif des prix des produits de luxe de l'Orient. Parallèlement à l'approvisionnement plus ample, un élargissement du marché et des besoins s'est ainsi produit. Ce qui avait été d'abord l'apanage de quelques rarissimes familles nobles devenait maintenant la consommation habituelle de toutes les classes possédantes (sucre, thé, épices, tabac, etc.). Le commerce de produits coloniaux s'accrut considérablement et fut rapidement monopolisé par quelques grandes sociétés par actions : la Oost-Indische Companie aux Pays-Bas; la East India Company et la Hudson Bay Company en Grande-Bretagne; la Compagnie des Indes Orientales en France.

Comme aux siècles obscurs du haut Moyen Age et à l'aube du commerce antique, ces compagnies combinèrent le commerce d'épices avec le commerce d'esclaves. D'énormes profits furent réalisés de cette façon. De 1636 à 1645, la Compagnie des Indes occidentales hollandaises vendit 23 000 nègres pour un total de 6,7 millions de florins, soit environ 300 florins par tête, alors que les marchandises données en échange de chaque esclave ne valaient guère plus de 50 florins. De 1728 à 1760, les navires partant du Havre amenèrent aux Antilles 203 000 esclaves achetés au Sénégal, à la Côte-de-l'Or, à Loango, etc. La vente de ces esclaves rapporta 203 millions de livres (63). De 1783 à 1793, les négriers de Liverpool vendirent 300 000 esclaves pour 15 millions de livres, dont une fraction importante contribua à la fondation d'entreprises industrielles (64).

Toutes les classes aisées de la population désirèrent participer à cette pluie d'or provenant du sac des colonies. Rois, ducs, princes, juges et notaires cherchèrent à placer des dépôts auprès des gros commerçants pour obtenir des intérêts fixes, achetèrent des actions ou des participations dans les compagnies coloniales. Hochstätter, le banquier de Nuremberg, grand concurrent des Fugger, doit avoir reçu de tels dépôts pour plus de 100 millions de livres au xvie siècle (65). La New Royal African Company, qui s'occupa jusqu'en 1698 du trafic des Noirs, eut des partenaires aussi distingués que le duc de York et le comte de Shaftesbury ainsi que son ami illustre, le philosophe John Locke (66).

La hausse des prix appauvrit la population vivant de revenus fixes. Les dettes publiques (\*), la spéculation et le commerce en gros concentrèrent les capitaux entre les mains de la bourgeoisie. Fondamentalement, le commerce international resta un commerce de luxe (68). Cependant. les commandes d'État et les besoins croissants des classes aisées stimulèrent la production de marchandises non agricoles. A côté du commerce de produits coloniaux et de métaux précieux, le commerce de produits artisanaux et manufacturés prit une extension plus grande qu'au Moyen Age. L'industrie drapière anglaise, l'industrie de la soie lyonnaise, l'industrie métallurgique de Solingen, l'industrie textile de Leyde, de Bretagne et de Westphalie. travaillèrent déjà pour des marchés internationaux, y compris ceux des colonies d'outre-mer, et dépassèrent le stade de la manufacture de luxe. Cette extension du marché accéléra l'accumulation du capital des grands commerçants et créa une des conditions pour l'éclosion de l'industrie capitaliste.

## L'industrie à domicile.

Malgré l'extension du grand commerce international à partir du xiº siècle en Europe occidentale, le mode de production urbain était resté fondamentalement celui de la petite production marchande. Des maîtres-artisans, travaillant avec quelques compagnons, produisent une quantité de produits déterminés en un temps de travail déterminé, vendus directement au public à des prix fixés d'avance. Au recensement d'un quartier de la ville d'Ypres en Flandre en 1431, on trouve 704 personnes occupées

dans 161 métiers différents. Dans les entreprises de 155 professions différentes, il n'y a que 17 compagnons d'engagés! Au total, plus de la moitié des personnes recensées sont des entrepreneurs indépendants (69). Les différences de condition sociale entre maîtres-artisans et compagnons sont limitées; chaque compagnon, à la fin de son apprentissage, a la chance d'accéder à la dignité de maître.

Ce mode de production se heurte cependant à plusieurs contradictions. D'abord des contradictions inhérentes au système lui-même : l'accroissement progressif de la population urbaine et du nombre des artisans n'est pas compensé par un élargissement du marché. Il aboutit à une concurrence grandissante d'une ville contre une autre. à une accentuation des tendances protectionnistes de chaque ville et au développement de tendances protectionnistes des corporations artisanales elles-mêmes, qui cherchent à fermer leurs portes à de nouveaux maîtres-artisans. On impose aux apprentis des conditions de plus en plus dures pour accéder à la dignité de maître. En fait, cette promotion devient bientôt impossible. D'après Hauser, il en fut ainsi en France, dès 1580 (70). Kulischer cite de nombreuses déclarations ouvertement monopolistiques des corporations, dès le xive et le xve siècle (71).

D'autre part, les artisans de Flandre et d'Italie, qui commencent dès le xue siècle à travailler pour des marchés plus vastes que le marché urbain, finissent par perdre le contrôle des produits de leur travail (72). Pour apporter ses propres produits à une foire lointaine, un tisserand ou un dinandier doit arrêter la production et ne peut la reprendre que lors de son retour. Il est inévitable que certains d'entre eux, notamment les plus riches qui peuvent se pourvoir d'un remplaçant à la maison, se spécialisent bientôt dans le commerce. D'abord, ils amènent au marché les produits de leurs voisins, ensemble avec leurs propres produits, simplement pour rendre service. Ils finissent par acheter directement ceux d'une grande

<sup>(\*) «</sup> On voit apparaître en France dès le xviie siècle, les « traitants » ou partisans qui, moyennant des avances au Trésor, se font donner le droit de percevoir tel ou tel impôt... Les bénéfices qu'ils réalisent aux dépens du trésor sont énormes... A en croire Boulainvilliers, de 1689 à 1708 sur des traites d'un milliard (de livres), 266 millions restèrent entre eurs mains (67) ».